

La tentation monolingue

Exemple d'acculturation linguistique
chez des Indiens multilingues *
d'Amazonie brésilienne

Odile RENAULT-LESCURE **

INTRODUCTION

Les groupes indiens de la branche orientale de la famille linguistique TUKANO (1) ont pour habitat traditionnel, au Brésil, le bassin du Uaupès. Situé au nord-est de l'Amazonie brésilienne, celui-ci prolonge la zone hydrographique du Uaupès colombien, territoire également peuplé par des Indiens TUKANO (2).

Les TUKANO, en outre, se rencontrent aujourd'hui, à la suite de migrations plus ou moins anciennes ou, au contraire, très récentes, tout au long du río Negro et de ses affluents, de l'aval de son confluent avec le Uaupès jusqu'à sa rencontre avec l'Amazone.

Ces groupes orientaux se reconnaissent eux-mêmes comme partageant une origine et une histoire commune et une même organisa-

(1) Nous avons suivi l'utilisation faite par GOMEZ-IMBERT (le présent recueil) des petites capitales pour référer à l'ensemble des groupes et des langues apparentées, ou à l'un quelconque d'entre eux, afin d'établir une distinction avec Tukano (ou tucano) qui renvoie en particulier à l'un de ces groupes et à l'une des langues. Ainsi les Tukano appartiennent au groupe TUKANO et la langue tukano à la famille linguistique TUKANO. Pour rendre notre présentation homogène tous les noms d'ensembles des groupes et de famille linguistique ont été écrits en petites capitales (ARAWAK, MAKU).

(2) Cf. GOMEZ-IMBERT dans le présent recueil.

* Nous conservons ici le terme de « multilinguisme », conformément à l'usage en vigueur dans les littératures anthropologique et linguistique qui concernent la région.

** Linguiste Orstom. 213, rue La Fayette, 75480 Paris cedex 10. Ce travail a été mené au Département d'écologie de L'Instituto Nacional de Pesquisas da Amazônia (INPA) dans le cadre des accords entre le CNP brésilien (Conselho Nacional de Desenvolvimento Científico e Tecnológico) et l'Orstom.

tion socioculturelle caractérisée, notamment, par la dispersion territoriale dans la région du Uaupès de leurs ancêtres, par des pratiques et des représentations rituelles analogues, un système de parenté et de mariage fondé sur la diversité linguistique et l'usage de la même famille linguistique (BUCHILLET, 1990 a).

Au Brésil, bien qu'ayant subi de fortes pressions pour un recentrage linguistique autour d'une des langues, le tukano, le système d'exogamie linguistique et le multilinguisme, tels qu'ils sont décrits par GOMEZ-IMBERT dans ce volume, demeurent une référence idéologique dans la zone indigène et la langue un critère d'identité sociale fondamentale.

Mais, pour les TUKANO qui vivent en marge de la zone indigène, que devient la pratique généralisée du multilinguisme et quel rôle sont amenées à jouer leurs langues dans l'identité des Indiens migrants ?

C'est la réponse à cette question et les leçons que l'on peut en tirer pour toute réflexion sur le futur de ces sociétés, notamment dans le domaine de l'éducation, qui feront l'objet de cette présentation. Elle sera précédée, pour sa compréhension, de l'exposé des aspects spécifiques de la situation sociolinguistique du Uaupès Brésilien en la replaçant dans le contexte historique des relations des Indiens et des Blancs qui sont à l'origine à la fois des mouvements migratoires observables actuellement et des changements qui les accompagnent.

LES TUKANO DU BASSIN DU UAUPÈS AU BRÉSIL

Les groupes linguistiques (3)

Treize groupes TUKANO sont présents au Brésil : Tukano, Desana, Uanano, Tuyuka, Cubeo, Barasana, Bara, Karapana, Arapaço, Yuriti, Piratapuio, Siriano, Mirititapuio, dont le recensement démographique réalisé par l'évêché de São Gabriel da Cacheoiera en 1982 donne une estimation de 5 837 Indiens (BUCHILLET, 1986), chiffre vraisemblablement en deçà de la réalité.

Les noms de ces groupes, utilisés dans les littératures ethnologique et linguistique, ne sont pas des autodénominations, mais les désignations utilisées par les Blancs avec lesquels ces groupes sont entrés en contact, souvent des traductions en *lingua geral* (4), en

- (3) Le concept de « groupe linguistique » a été introduit par JACKSON (1983) pour remplacer celui de « tribu » dont aucune des successives définitions données par les anthropologues ne lui semblaient convenir.
- (4) La *Lingua geral* est une variété du tupi côtier, écrite et utilisée comme langue d'évangélisation du Brésil dès le XVI^e siècle par les Jésuites puis imposée par les missions. Elle avait pris une telle expansion au XVII^e siècle, tant dans son utilisation courante par la population, que dans son usage administratif, que la Couronne portugaise

portugais ou en espagnol des noms TUKANO (SORENSEN, 1969 ; SILVA DA BRÜZZI ALVES, 1977). Ils ont été repris par les Indiens eux-mêmes car les dénominations indigènes ne peuvent être utilisées que dans des contextes cérémoniels et rituels (BUCHILLET, 1990 a). Chaque groupe se définit par une langue, laquelle est transmise du père à l'enfant. Celui-ci est, traditionnellement, élevé dans la pratique de la langue paternelle et l'idée qu'elle est la marque de son identité. Il reconnaîtra comme « parent » celui qui parle la même langue que lui et il apprendra qu'il ne peut se marier qu'avec quelqu'un de langue différente. Ainsi mari et femme ne parlent pas la même langue. L'enfant, cependant, apprendra naturellement la langue de sa mère et dans les villages, unités de résidence patrilocale, qui réunissent des TUKANO de même langue et des TUKANO de langues différentes, le multilinguisme est une pratique généralisée. Ce multilinguisme traditionnel a souvent évolué vers l'usage du tukano comme langue véhiculaire puis comme langue unique dans la famille.

Les contacts interethniques

Régionalement, les TUKANO et les ARAWAK, bien que de famille linguistique différente, sont désignés comme des « Indiens du fleuve », en référence à leur habitat en communautés dispersées le long des fleuves qui les distingue des groupes MAKU, semi-nomades, chasseurs et collecteurs, peuplant les interfleuves.

De ces relations entre les Indiens de la région du haut río Negro, il faut noter que l'opposition entre le fleuve et la forêt indique des stratégies adaptatives différentes, mais aussi des oppositions idéologiques. Les relations entre les TUKANO et les MAKU, en particulier, sont décrites par les anthropologues comme des relations de domination-subordination. Les TUKANO ont une perception péjorative des MAKU, les considérant comme des sous-hommes, principalement parce qu'ils se marient entre eux (inceste lié à l'endogamie linguistique), parce qu'ils vivent au fond de la forêt comme les animaux et les esprits, parce qu'ils n'ont pas d'habitat fixe ou qu'ils se nourrissent de produits sauvages, toujours comme les animaux (BUCHILLET, 1990 c).

Les contacts avec les Blancs

De leur nombre au moment de la découverte, on ne possède pas d'estimation, mais leur présence dans la région est attestée dès le

dut, au début du XVIII^e siècle, prendre des mesures répressives pour tenter de lui substituer le portugais (BESSA-FREIRE, 1983).

xvi^e siècle, avec la mention d'Indiens *Uaupès* par une expédition partie du Venezuela en 1538 (BUCHILLET, 1983) puis dans les relations des colonisateurs espagnols et portugais (5). Suivant l'hypothèse de NIMUENDAJÚ (1982), ils seraient venus de l'ouest, en une vague migratoire repoussant des groupes d'origine ARAWAK de culture très développée, dont la présence est attestée par de nombreux toponymes dans la région, et qui auraient eux-mêmes assimilé ou repoussé des groupes MAKU de culture moins développée. Bien que les Indiens habitant sur les cours supérieurs des fleuves soient restés, jusqu'à une époque récente, relativement isolés — protégés en cela par les chutes d'Ipanoré dans le moyen *Uaupès* qui empêchaient les embarcations lourdes de remonter le fleuve —, ceux qui étaient établis sur les cours inférieurs du río Negro et du *Uaupès* furent rapidement décimés par le contact avec les colons civils ou militaires chargés de contrôler la région.

« Au xviii^e siècle, les Espagnols et les Portugais ont lutté âprement pour s'assurer le contrôle de la région du haut río Negro et de sa population indigène dont une grande partie a été massacrée ou réduite en esclavage et déportée. » (WRIGHT, 1990 : 38).

L'histoire des contacts, par la suite essentiellement liée aux questions de contrôle de frontière et de recherche de produits naturels, aboutirent dans un cas comme dans l'autre à l'oppression et à l'esclavage des Indiens. Les révoltes indiennes prirent diverses formes, d'abord expéditions de vengeance puis, à partir du milieu du xix^e siècle, mouvements messianiques. À partir du xix^e siècle, les objectifs de colonisation et de contrôle frontalier furent ceux du gouvernement brésilien ; pour les atteindre, il chargea, au milieu du xx^e siècle, les missions salésiennes de l'œuvre « civilisatrice » et « intégratrice » (WRIGHT, 1990). Seule structure d'assistance aux Indiens dans la région, la Congrégation salésienne prit peu à peu le contrôle de l'éducation, de la santé et du commerce, en plus de ses fonctions de catéchèse. Si les missions ont pu intervenir utilement, mettant un frein à l'exploitation des Indiens par les commerçants et autres pouvoirs locaux, elles ont, par ailleurs, culturellement persécuté les TUKANO.

Depuis quelques années, les Indiens riverains du *Uaupès*, comme ceux du haut río Negro, sont confrontés à de nouveaux bouleversements liés à la découverte d'importants gisements miniers et à l'implantation, le long de la frontière nord-amazonienne, d'un programme militaire de développement économique, dont la région du haut río Negro serait le modèle (BUCHILLET, 1990 b ; WRIGHT,

(5) On en trouvera la liste commentée dans SILVA DA BRÜZZI ALVES (1977).

1990). Dans ce nouveau choc, les missionnaires salésiens, dont les militaires cherchent à réduire le pouvoir exclusif dans la région, rejoignent les tendances des mouvements indigénistes brésiliens et tentent, vers les Indiens, une ouverture à la fois politique et culturelle, sur laquelle nous reviendrons plus loin.

L'impact des contacts sur la situation d'exogamie linguistique

Le tukano comme langue véhiculaire

L'usage du tukano, comme langue de communication, est supposé avoir existé, au moins partiellement, avant le contact avec les Blancs (SORENSEN, 1983).

D'après Coudreau, cité par BUCHILLET (1986 : 10) :

« cette tribu [la tribu tukano] du fait qu'elle est la plus nombreuse et la plus dispersée dans la région, a imposé son dialecte en tous lieux ».

Dans son rapport de mission sur le haut río Negro, en 1927, NIMUENDAJÚ (1982) cite différentes langues TUKANO parlées sur le Uaupès, et ajoute, à propos de la langue tukano :

« [qu'] elle est la plus importante de la famille par son extension et qu'elle devient de plus en plus la langue générale des Indiens "Uaupès" ».

Des observations faites en 1947 par SILVA DA BRÜZZI ALVES (1977) signalent la généralisation de la langue tukano, parlée par tous les adultes, du bas Uaupès à la frontière colombienne, en plus de leur propre langue. Ce jugement est pondéré par la remarque selon laquelle chez les Uanano, bien peu d'individus avaient une connaissance du tukano en 1947, mais que, dès 1957, on pouvait observer chez les anciens élèves ou employés de la mission un certain nombre de personnes qui non seulement comprenaient le tukano mais se plaisaient à l'employer dans leurs conversations.

En résumé, on note, dans certaines parties du Uaupès brésilien, d'abord un usage du tukano comme langue supralocale, désignée généralement comme *lingua franca* dans les littératures anthropologique et linguistique sur la région. Cet usage s'est généralisé dans l'aire TUKANO du Brésil, se différenciant par là de la situation en Colombie où il est exceptionnel et localisé (ARDILA, 1989).

Mais cette pratique d'une langue véhiculaire ne semble pas avoir, à ce stade, modifié les données du multilinguisme TUKANO, puisque son usage n'interfère pas dans les règles édictées par l'exogamie linguistique.

Le tukano comme langue unique

Peu à peu cependant apparaissent des descriptions qui montrent que cette langue d'usage commun tend à se substituer, du moins dans certaines régions, à la langue paternelle pour devenir la seule langue utilisée par les différents groupes linguistiques TUKANO.

« Toutes les tribus de cette région [Tariano (6), Desana, Piratapua, Uanano] comprennent et parlent la langue tukano, bien qu'ils aient leur propre idiome ; cependant, quelques-uns de ceux-ci ne sont parlés que par quelques vieux, de sorte qu'avec le temps, la langue tukano restera seule dans cette région. » GIACONE, s. d.)

C'est le cas décrit par RIBEIRO (1980) pour les Desana du río Tiquié chez lesquels cet auteur a travaillé. C'est un phénomène également cité par BUCHILLET (1986).

Dans certaines régions du Uaupès se substituerait ainsi, petit à petit, un monolinguisme tukano au multilinguisme généralisé qui résulte de l'exogamie linguistique.

Des enquêtes réalisées il y a quelques années par la Fondation nationale de l'Indien (FUNAI) — organisme de tutelle des Indiens au Brésil — en territoire TUKANO, montrent que les mariages ont suivi la règle traditionnelle d'exogamie linguistique. Les fiches ont enregistré le groupe auquel se rattache chaque membre du couple et leurs enfants ; ces derniers, de par la règle de filiation patrilinéaire en vigueur dans la région, sont tous déclarés du groupe du père. Malheureusement, aucune mention des langues utilisées n'est donnée, qui permettrait de relier usage linguistique et identité sociale ; on peut toutefois en retenir que le fait de parler tukano pour ceux qui le parlent de façon exclusive, certains depuis des générations semble-t-il, ne paraît pas avoir occulté l'appartenance ethnique. Il reste, toutefois, à mesurer l'ampleur de ce phénomène aujourd'hui.

Facteurs du changement

Divers facteurs seraient à la source de ces changements.

Les concentrations d'ethnies les plus diverses qui ont accompagné, au cours du XVIII^e siècle, la progression portugaise et l'installation des missions catholiques ont peut-être joué un rôle dans ce changement linguistique (BUCHILLET, 1986 ; GRENAND et GRENAND, 1990).

Le choix du tukano comme *lingua franca* par des éléments allogènes importants et le nombre élevé de locuteurs tukano sont les causes

(6) « Tariana » désigne un groupe ARAWAK qui, après avoir envahi le territoire des Tukano et s'y être installé, en a adopté la langue.

mises en relief par GRIMES (1985), qui estime que ce choix résulte de considérations pratiques et non du fait que cette langue soit considérée comme supérieure par les TUKANO. Il note cependant que l'on s'adresse en termes respectueux aux Tukano, c'est-à-dire ceux qui ont le tukano comme langue première ou paternelle.

Cette supériorité des Tukano, comme groupe et non comme langue, avait déjà été mentionnée par JACKSON (1983) qui en attribuait l'origine à un prestige guerrier dû au fait qu'ils se seraient installés en repoussant d'autres groupes vers les têtes de rivières ainsi qu'au statut spécial que leur conféraient leurs rapports plus étroits avec le monde des Blancs. De même, SILVA DA BRÜZZI ALVES (1977 : 54-55) voyait, dans l'usage du tukano par les jeunes non tukano, une certaine manifestation de supériorité à l'égard des parents.

L'influence des missionnaires catholiques a été soulignée par d'autres auteurs, comme BUCHILLET (1986), qui a observé que l'usage exclusif du tukano, en d'autres termes, le fait de ne plus enseigner la langue paternelle aux enfants, s'observe généralement dans les établissements les plus proches des missions, ou comme GOMEZ-IMBERT dans ce volume.

En effet, devant la diversité linguistique, les missionnaires choisirent d'utiliser le tukano, pour l'étudier (GIACONE; SILVA DA BRÜZZI ALVES, 1986), puis pour l'utiliser dans l'exercice de la catéchèse comme dans l'éducation — restée un domaine extrêmement marginal en langue indigène (BEKŠTA, 1984).

Dans le Uaupès colombien, où la présence missionnaire fut plus diversifiée, les missionnaires protestants se sont intéressés, au contraire, à un grand nombre de langues afin de traduire, dans chacune d'elles, le Nouveau Testament. GOMEZ-IMBERT (1989) dénombre 14 langues TUKANO étudiées et 295 publications concernant des études linguistiques, des traductions des Évangiles, du matériel didactique et quelques travaux sur la culture matérielle.

L'action missionnaire ne s'est pas limitée au choix d'une langue de communication. Elle a, en particulier, par la destruction des *malocas*, maisons communes, « profondément désorganisé la vie cérémonielle et rituelle des Indiens » (BUCHILLET, 1986) et, comme le rappelle GOMEZ-IMBERT, elle a essayé de s'immiscer dans le système matrimonial TUKANO qui donnait lieu à des alliances quasi incestueuses du point de vue des religieux.

Si l'on peut finalement décrire la région TUKANO colombiano-brésilienne comme une coexistence de zones dans lesquelles le modèle plurilingue disparaît et de zones où il entre en conflit avec les valeurs monolingues apportées par les sociétés nationales (SORENSEN, 1983), chaque territoire dénote sa propre tendance, le Uaupès brésilien plus sensible à l'influence monolingue, le Uaupès colombien plus traditionnel.

Que se passe-t-il chez les TUKANO installés dans les régions du moyen et du bas río Negro, dont la migration vers l'est est beaucoup plus récente et qui se trouvent dans une situation de contact différente ?

LES TUKANO DES RÉGIONS DU MOYEN ET DU BAS RÍO NEGRO

Établissements

Ils sont actuellement établis le long du río Negro, en aval du confluent avec le Uaupès, et le long de ses affluents (essentiellement Curicuriari, Marié, Téia, Inauxi, Padauri, Demini et jusqu'au Cuieras et au Tarumã, derniers affluents du bas río Negro. Des centres urbains jalonnent le cours du fleuve : São Gabriel da Cacheoiera, Santa Isabel do Río Negro et Barcelos ; Manaus, ville de plus de 1 000 000 habitants, représente la dernière étape de la trajectoire qui conduit certains TUKANO des cours supérieurs des affluents du río Negro à son embouchure.

Cette migration indigène, qui a d'abord affecté les groupes ARAWAK, n'est pas un phénomène récent, puisque, comme le rappelle FIGOLI (1982), elle a commencé dès le début du contact entre Indiens et Blancs, depuis les anciennes déportations jusqu'aux mouvements messianiques et aux déplacements de population liés aux différents cycles économiques.

Néanmoins, les déplacements TUKANO ont pris de l'ampleur avec le « boom » du caoutchouc qui atteignit le haut cours du río Negro dès les années 1870. Les régions du Uaupès et l'Içana fournirent aux patrons main-d'œuvre et farine de manioc.

« Dès le début des années 1900, des hommes adultes Uanano, Baniwa, Bara et Tukano collectaient le caoutchouc aussi loin que dans le [territoire du] bas río Negro. » (CHERNELA, 1983 : 38).

L'établissement des TUKANO en aval du confluent du Uaupès, et jusqu'à l'embouchure du Curicuriari avec le río Negro, est décrit en 1927 comme un phénomène récent, par NIMUENDAJÚ (1982).

Actuellement, on trouve une population, difficilement chiffrable (7), éparpillée le long des rivières citées plus haut. Liée à l'économie « extractiviste » (8) régionale, elle y a adapté son mode

(7) De plusieurs centaines, entre São Gabriel da Cachoeira et l'embouchure du Marié, à quelques dizaines sur le Demini, au nord de Barcelos, par exemple.

(8) Le terme d'extractivisme désigne de plus en plus, au Brésil, les activités de collecte des produits végétaux dits mineurs, excluant le marché du bois (LESCURE et DE CASTRO, sous presse).

de vie et son habitat. Les TUKANO sont installés dans des *sítios*, petits établissements familiaux près desquels ils exploitent un abattis, souvent aussi une plantation de châtaigniers de Para, et à partir desquels ils remontent les affluents pour collecter les produits naturels locaux (9) : le latex d'hévéa, les fibres de *piacava*, la gomme de *sorva*, les diverses fibres de *cipo*, qui seront écoulés par un commerçant dont dépend le propriétaire du sitio. Les TUKANO, sur ces *sítios*, ne sont souvent que des travailleurs salariés (GALVÃO, 1979). L'essentiel d'entre eux sont aujourd'hui encore dans des rapports d'endettement vis-à-vis de leur patron.

En dehors des *sítios*, les TUKANO sont installés dans des établissements plus importants, appelés *povoados*, et de petites villes. Là encore, l'économie extractiviste impose ses campagnes de collecte dont on fait maintenant coïncider les dates avec celles des vacances scolaires, car c'est un travail qui s'effectue en famille.

L'environnement social et culturel que rencontrent les TUKANO le long du río Negro est représenté par les Indiens ARAWAK (Baré, Baniwa) et, essentiellement, par les *Caboclos*, population métissée (10), auxquels se sont joints, avec le « boom » du caoutchouc, un grand nombre de paysans du Nordeste, sans que ces derniers aient, toutefois, beaucoup modifié le monde *caboclo* (GRENAND et GRENAND, 1990). Tous partagent le type d'habitat que nous avons décrit plus haut, *sítios* éparpillés autour des centres municipaux. Leurs activités sont également liées à l'économie extractiviste.

Migrations et changements sociolinguistiques

Tukano et *língua geral*

La langue des riverains du río Negro est la *língua geral*, d'usage courant entre les Indiens ARAWAK, chez lesquels elle s'est substituée quasi totalement dans le cours inférieur du río Negro aux langues indigènes, et entre les *Caboclos* chez lesquels sa pratique a diminué, au profit du portugais, lorsqu'arrivèrent les Nordestins. Les TUKANO, d'après GALVÃO (1979), étaient contraints d'apprendre la *língua geral*. Mais leur convivialité avec cette langue n'était sans

- (9) Les produits végétaux cités sont les suivants : *castanha*, graine du *Bertholletia excelsa* HBK. (Lecithidaceae), connue aussi sous le nom de châtaigne de Para ou noix du Brésil ; *borracha*, latex de diverses espèces d'hévéas (Euphorbiaceae) dont l'exploitation, à son apogée à la fin du XIX^e siècle, mit en place les structures sociales qui persistent de nos jours en Amazonie ; *piacava*, fibre tirée du *Leopoldinia piassaba* Wallace (Palmae) ; *sorva* gomme comestible tirée des *Couma* spp. (Apocynaceae) ; *cipo*, racines aériennes des *Heteropsis* sp. (Araceae).
- (10) Pour le sens de « *Caboclo* », nous renvoyons à l'article de GRENAND et GRENAND (1990).

doute pas pour eux un phénomène nouveau — les toponymes utilisés sur le Uaupès en sont pour un grand nombre originaires — et les relations commerciales ont souvent exigé d'eux, au moins à titre individuel, la connaissance de cette langue. Elle ne s'est pas, cependant, substituée à l'usage des langues tukano, comme cela s'est produit, à des degrés différents pour certaines langues ARAWAK. Son usage, actuellement, n'est plus guère enregistré.

Évolution du système d'exogamie linguistique

De São Gabriel da Cacheoiera à Manaus, la situation de contact interethnique est différente et les pratiques linguistiques des TUKANO s'en ressentent. Nous avons déjà montré que la situation sociolinguistique dans le Uaupès brésilien est différente de l'idéal multilingue décrit plus haut, lorsque la langue tukano passe d'une usage véhiculaire, comme langue seconde, à un usage exclusif, devenant à la fois langue paternelle et maternelle.

Les TUKANO riverains des régions du moyen et du bas río Negro — dont nous avons conscience de donner une image « limite » parce que basée essentiellement sur des enquêtes menées dans les *povoados* et centres urbains (11) — sont déjà des locuteurs qui emploient majoritairement le tukano, mais continuent généralement de refléter dans la structure des couples les règles d'exogamie énoncées ci-dessus. En revanche, le regroupement patrilocal des familles ne paraît plus se réaliser. Le village de Samauma, par exemple, sur le Demini, au nord de Barcelos, est composé de 5 familles parmi lesquelles 3 sont TUKANO et 2 « mixtes » (non indien et indien). Les couples TUKANO sont répartis de la manière suivante : H desana / F tukano, H arapaço / F tukano, H tuyuka / F tukano, plus deux hommes célibataires iratapuya et desana. Tous parlent tukano (FUNAI, 1987).

Les TUKANO vivent regroupés, même si les villages sont ethniquement composites — les mariages avec les Nordestins sont relativement fréquents. Cette constante, vérifiée dans les quartiers de São Gabriel da Cacheoiera, de Santa Isabel, comme de Barcelos, se révèle différente de ce qu'a observé FIGOLI (1982) à Manaus où l'on ne peut relever aucun regroupement résidentiel des émigrants du río Negro.

- (11) Outre des enquêtes familiales, des enquêtes scolaires ont été réalisées par l'auteur dans les établissements de São Gabriel da Cacheoiera (1988), Barcelos (1989) et Santa Isabel (1990), concernant tous les élèves (respectivement 457, 468 et 368), à partir de la « quinta serie » du 1^{er} degré, c'est-à-dire l'équivalent de notre sixième, jusqu'en terminale.

Du tukano au portugais

Suivant le contexte géographique et la proximité de la zone indigène, les pratiques linguistiques varient. À São Gabriel da Cacheoiera, centre le plus proche géographiquement du Uaupès, la plupart des TUKANO utilisent le tukano entre adultes, mais s'adressent à leurs enfants en portugais. À Santa Isabel et à Barcelos, les échanges linguistiques se font majoritairement en portugais, que ce soit entre adultes ou entre ceux-ci et leurs enfants. Il est à noter que les femmes sont beaucoup plus conservatrices que les hommes et s'adressent en tukano à leurs enfants plus fréquemment que leurs maris. Les trois quarts des pères locuteurs de tukano, quel que soit leur lieu de résidence, s'adressent uniquement en portugais à leurs enfants. Il faut alors se rappeler les modalités de transmission linguistique chez les TUKANO : les enfants sont éduqués pour apprendre la langue paternelle qui deviendra la marque de leur identité. On comprend alors l'extension rapide du portugais quand il devient la langue d'éducation choisie par le père.

Les jeunes TUKANO parlent aujourd'hui de plus en plus le portugais de façon exclusive puisque un tiers des enfants de moins de 15 ans seulement parle le tukano alors qu'ils sont plus des trois quarts chez les jeunes qui ont entre 20 et 24 ans (RENAULT-LESCURE, 1990). Plus on descend le fleuve, plus la proportion de locuteurs actifs, ceux qui pratiquent la langue, diminue alors qu'augmente celle de locuteurs passifs, ceux qui comprennent la langue mais ne l'utilisent pas.

L'usage du tukano se double ainsi de celui du portugais ; à chacune des deux langues des domaines d'usage particuliers sont réservés ; dans un deuxième temps, le tukano tend à s'effacer devant le portugais.

La langue indigène est employée dans les relations intertribales c'est-à-dire entre conjoints, avec la parenté ascendante et collatérale, avec les voisins et avec les visiteurs qui viennent du haut río Negro ; cet usage est souvent encore restreint afin de dissimuler le fait de parler le tukano. Peu à peu se dégage une tendance à ne l'utiliser que lorsqu'il n'y a pas d'autre moyen de communication, c'est-à-dire avec des monolingues TUKANO, ce qui devient exceptionnel.

Facteurs de changement

Les missions salésiennes installées sur le Uaupès et les régions du moyen et du bas río Negro furent fondées entre 1915 et 1942 (la première fut São Gabriel da Cachoeira, la dernière, Santa Isabel) avec pour objet explicite l'éducation des enfants en internat (MARCHESI, *in* FIGOLI, 1982) et en portugais afin de les intégrer à la vie nationale.

Au cours de leurs séjours dans les missions, les TUKANO acquerraient, par intimidation parfois violente, l'idée que la pratique des langues indigènes était néfaste à l'apprentissage du portugais ; « *o tukano atrapalha o português* » — le tukano perturbe le portugais —, jugement profondément enraciné et exposé comme raison primordiale dans les familles chez lesquelles le père n'a pas enseigné le tukano à ses enfants. Dans ces conditions et dans une situation de contact exigeant la connaissance du portugais comme langue véhiculaire, apprendre celui-ci devient alors primordial.

Mais cette primauté d'une langue sur l'autre est sous-tendue par d'autres raisons qui plongent leurs racines dans une discrimination ethnique vécue au jour le jour dans les zones de contact où les TUKANO sont minoritaires, terrain déjà bien préparé par la persécution culturelle mise en œuvre par les religieux salésiens dans leur tentative de « civiliser » les Indiens.

La perception de cette discrimination ethnique se manifeste à travers les diverses visions des contacts entre Indiens et Blancs, vision indigène, vision des Blancs. Nous avons noté dans l'introduction, à propos des relations entre les TUKANO et les MAKU, que ces derniers étaient perçus comme des sous-hommes. Or, les TUKANO évoquent souvent, dans les raisons de leur abandon « volontaire » du tukano, un désir d'échapper à des rapports de sujétion vis-à-vis des Blancs, dans lesquels ils se voient perçus comme des animaux. Les langues jouent ici un rôle clef puisque parler tukano, c'est parler un langage non humain, c'est être identifié comme un animal.

Dans la perception « blanche », le tukano, comme d'ailleurs toutes les langues indigènes, est une langue de « non civilisé » et lorsqu'elle est étudiée par un Blanc, c'est, comme l'écrit par exemple GIACONE (s. d. : 3) dans l'introduction à son travail sur le tukano :

« pour aider nos Frères Salésiens et nos Sœurs de Maria Auxiliadora à poursuivre l'œuvre divine et patriotique de civilisation de ce peuple forestier »

Parler tukano, c'est donc être attardé, c'est refuser le progrès. Les militaires ajoutent leur propre poids à celui des missionnaires, avec une vision de l'unité nationale soutenue par le portugais et le monolinguisme.

C'est en partie, également, à cette vision des langues indigènes que l'on peut imputer le recul de la *língua geral*, chez les *Caboclos* riverains des régions du moyen et du bas río Negro, et comme langue véhiculaire dans cette région. La *língua geral* jouissait d'un certain prestige, langue des *Caboclos*, langue de « civilisés », langue régionale. Mais ce prestige est affaibli par son adoption progressive par les groupes ARAWAK qui habitent le cours du haut río Negro

comme langue maternelle, ce qui lui confère un statut de langue indigène.

C'est aussi aux changements sociaux et économiques de la région que répondent les nouvelles attitudes à l'égard de la *língua geral*. Elle est perçue tout au long du río Negro comme la langue par excellence des acteurs de l'économie extractiviste. C'est elle qui véhicule tout un mode de vie forestier et mobile qui vient en contradiction avec une progressive sédentarisation. Mais c'est aussi la langue du *sítio*, celle que l'on parle dans les abattis. Ce n'est donc plus une langue qui correspond à un statut social supérieur. Au contraire, dans les centres urbains, c'est pour marquer la reconnaissance du statut social inférieur d'une personne que l'on peut s'adresser à elle en *língua geral* au lieu du portugais. Mais elle garde, toutefois, une image moins dépréciative que les langues spécifiquement indiennes. C'est par le portugais qu'elle est battue en brèche dans son rôle de langue véhiculaire, le portugais dont l'extension par le biais de l'école et des médias est très importante (12). Ce contexte éclaire le peu d'attrait qu'elle exerce aujourd'hui sur les TUKANO.

Quelles peuvent être alors les répercussions de ces changements quand on se rappelle l'importance des langues dans l'identité des Indiens du Uaupès ?

Chez les adultes, l'emploi du tukano comme langue générale n'est pas un phénomène nouveau ; il est utilisé, sans que soit gommée pour autant l'appartenance aux différents autres groupes TUKANO. Mais il permet dans les relations avec les *Caboclos* et les Blancs de stigmatiser une identité indienne. En ce qui concerne les enfants, c'est pour leur permettre d'échapper à cette identité indienne jugée infamante parfois, discriminatoire toujours, que les TUKANO des régions du bas et du moyen río Negro utilisent le pouvoir identificateur de la langue et les éduquent dans la langue des « civilisés », mot à connotation prestigieuse qui oppose au monde indigène le monde des Blancs ou des Métis dont une des clefs d'entrée est la domination du portugais.

Chez les enfants ainsi éduqués, le nombre de locuteurs tukano a largement diminué au profit du portugais et la définition qu'ils donnent de leur identité sociale se heurte soit à un refus de reconnaître une identité indienne propre, soit à une méconnaissance de l'appartenance ethnique, soit à un rattachement à une identité régionale. L'enfant refuse d'énoncer une quelconque identité : ou il

(12) Dans la municipalité de Barcelos, qui s'étend sur 122 490 km² et compte 13 500 habitants, 35 écoles sont réparties entre la population urbaine et la population rurale ; les chiffres sont extraits de SEDUC (1988). Des antennes paraboliques fonctionnent dans cinq *povoados* de la municipalité de Santa Isabel.

se dit « indigène », ou il se définit comme « amazonien », « de São Gabriel », « de Santa Isabel » ou « de Barcelos », ces noms recouvrant alors la notion de tout l'espace (tous les *sítios* et *povoados*) municipal.

On rejoint ici le processus de l'« ablation identitaire » décrit par GRENAND et GRENAND (1990 : 12) et l'illustration de l'une de

« ces diverses situations qui peuvent être rencontrées simultanément dans n'importe quelle région de l'Amazonie et à n'importe quel moment de son histoire. Cette juxtaposition dans le temps et l'espace fonde le caractère insaisissable de l'identité *cabocla* contemporaine en même temps que son hétérogénéité ».

Néanmoins, si les parents ont mis leurs enfants sur la voie d'une « caboclisation » jugée indispensable, il n'en reste pas moins que leurs enfants comme leurs parents, restent perçus par les autres comme des Indiens. Le processus n'est certes pas arrivé à son terme, mais la situation actuelle évolue d'une façon qui semble irréversible.

CONCLUSION

Dans ce processus, les langues jouent un rôle fondamental puisqu'elles servent une stratégie identitaire et l'on assiste à des changements sociolinguistiques complexes : passage du tukano de langue paternelle à langue véhiculaire, dans le cadre du multilinguisme TUKANO, puis à langue paternelle et maternelle d'usage exclusif avant de tendre à un monolinguisme portugais.

Certaines caractéristiques du multilinguisme TUKANO soulignées plus haut ont facilité vraisemblablement le passage rapide au portugais, essentiellement le fait que la langue de l'identité soit transmise par le père et que ce soit les pères, en majorité, qui apprennent à leurs enfants le portugais à la place du tukano. Mais on peut aussi penser que la pratique d'échanges linguistiques multilingues à l'intérieur de la famille permet à une nouvelle langue de s'y insérer, comme si une case vide restait à remplir lorsque la famille est devenue monolingue.

Devant cette situation, les attitudes des TUKANO divergent. Certains, notamment parmi les « leaders » indigènes vivant hors de la zone indigène, estiment que la pratique du tukano, devenant un facteur de résistance, permet aux Indiens d'être plus soudés face à la société blanche.

D'autres, TUKANO de la zone indigène, observateurs du devenir de leurs parents migrants, constatent la fragilité qu'entraîne le monolinguisme tukano. Bien conscients que l'environnement n'est pas le même, ils n'en souhaitent pas moins mettre en œuvre une politique linguistique qui permette au plurilinguisme TUKANO de retrouver une vitalité entravée.

Divers facteurs semblent les soutenir ; en premier lieu, la promulgation, en 1988, d'une nouvelle constitution brésilienne qui reconnaît les sociétés et les cultures amérindiennes et le droit pour les Indiens de recevoir une éducation dans leurs langues. Un deuxième facteur consiste dans le changement d'attitude des missions salésiennes qui prônent une sauvegarde culturelle prenant l'allure d'un sauvetage ; s'il soulève la méfiance ou l'incrédulité chez certains, il n'en est pas moins une porte ouverte pour d'autres.

Au cours de la IV^e réunion d'éducation des régions du haut, du moyen et du bas rio Negro, organisée en 1990 par la mission salésienne, mettant en présence plus d'une centaine de professeurs en très forte majorité indiens, l'examen du matériel didactique élaboré à la suite de la réunion précédente, montrait clairement cette volonté chez les TUKANO : discussion des systèmes d'écritures, élaboration de livrets d'alphabétisation ou d'autre type de matériel, basés sur la connaissance de la tradition orale ou de l'environnement, mettaient en évidence un véritable intérêt pour la diversité de leurs langues.

REMERCIEMENTS

L'auteur remercie D. Buchillet, anthropologue Orstom, pour la lecture critique de ce texte.

BIBLIOGRAPHIE

- ARDILA (O.), 1989. — « Diversidad lingüística y multilingüismo en los grupos Tucano del Vaupés » in *Forma y Función*, 4 : 23-34.
- BEKŠTA (C.), 1984. — *la Cartilha tukano*, SEDUC, Manaus, 74 p.
- BESSA FREIRE (J.), 1983. — « Da "fala boa" ao português na Amazônia brasileira » in *Amérindia*, 8 : 39-83.
- BUCHILLET (D.), 1983. — *Maladie et mémoire des origines chez les Desana du Uaupés. Conceptions de la maladie et de la thérapeutique d'une société amazonienne*, Thèse de Doctorat, université Paris-X Nanterre, 254 p.
- BUCHILLET (D.), 1986. — *Os Índios do Rio, para Povos indígenas no Brasil*, CEDI, São Paulo, ms.
- BUCHILLET (D.), 1990 a. — « Los Poderes del Hablar. Terapia y agresión chamánica entre los indios Desana del Vaupes brasileiro » in BASSO (E.) & SHERZER (J.)

- (coord.), *Las culturas nativas latino-americanas a través de su discurso*, Quito, Abya yala / Roma, MLAL : 319-354.
- BUCHILLET (D.), 1990 b. — «Pari-Cachoeira : le laboratoire tukano du projet Calha Norte», in ALBERT B. (ed.), Brésil ; Indiens et Développement en Amazonie, *Ethnies*, 11-12 : 128-135.
- BUCHILLET (D.), 1990 b. — «Pari-Cachoeira : le laboratoire tukano du projet Calha Norte», in ALBERT B. (ed.), Brésil ; Indiens et Développement en Amazonie, *Ethnies*, 11-12 : 128-135.
- BUCHILLET (D.), 1990 c. — *Os Índios da região do alto Rio Negro. História, etnografia e situação das terras*, Rapport d'expertise rédigé à la demande de la Procuradoria Geral da República, Brasília, 82 p.
- CHERNELA (J. M.), 1983. — *Hierarchy and Economy of the Uanano (Kotiria) speaking peoples of the middle Uaupès Basin*, Ph. D., Col. Univ., Univ. Micr. Intern., 180 p.
- FIGOLI (L. H. G.), 1982. — *Identidad étnica y regional : Trayecto Constitutivo de una Identidad social*, Disertación de Mestrado, Brasília : 244 p.
- FUNAI, 1987. — ms.
- GALVÃO (E.), 1979. *Encontro de Sociedades. Índios e Brancos no Brasil*. Rio de Janeiro, Paz e Terra, 300 p.
- GIACONE (A.), s. d. — *Gramática da língua «Dahceié ou tukana». Dicionário «Dahceié ou tukano-português». Dicionário «português-dahceié ou tukano». Vademecum para os missionários e fraseologia usual tucana no Rio Uaupès e Papuri*, Centro de Pesquisas Científicas de Iauareté, Amazonas. 207 p.
- GOMEZ-IMBERT (E.), 1989. — *Estado de la investigación lingüística : Amazonia septentrional*, Informe elaborado para el Comité de Lingüística Aborígen de Columbia, ms., 9 p.
- GRENAND (P.) et GRENAND (F.), 1990. — *L'identité insaisissable : les caboclos amazoniens*, pour *Cahier d'Études Rurales*, ms., 29 p.
- GRIMES (B.F.), 1985. — «Languages attitudes : Identity, distinctiveness, survival in the Vaupès» in *Journal of Multilingual and multicultural Development*, vol. 6, n° 5 : 389-401.
- JACKSON (J.E.), 1983. — *The Fish People. Linguistic Exogamy and Tukanoan Identity in Northwest Amazonia*, Cambridge, Cambridge University Press, 287 p.
- LESCURE (J.P.) et DE CASTRO (A.), sous presse. — «L'Extractivisme en Amazonie centrale. Aperçu des aspects économiques et botaniques», Bois et Forêt des Tropiques.
- NIMUENDAJÚ (C.), 1982. — *Textos Indígenas*, São Paulo, Ed. Loyola, 251 p.
- RENAULT-LESCURE (O.), 1990. - «As Línguas Faladas pelas Crianças do Rio Negro (Amazonas) : Descontinuidade na Transmissão Familiar das Línguas». in : *As Crianças da Amazônia : um futuro ameaçado*, E. BRITO FRANCO e M. DE FATIMA MENDES LEAL (org.), Serie Cooperação Amazônica, Belém, UNICEF / UNAMAZ / UFPA : 315-326.
- RIBEIRO (B.), 1980. — *Os Índios das Aguas Pretas*, in *Umusin Panlon Kumu e Tolaman Kenhiri, Antes o mundo não existia*, São Paulo, Livraria Cultura Editora : 9-48.
- SEDUC (Secretaria Municipal de Educação e Cultura), 1988. — *Estudos Sociais, O Município*, 3a Serie de Barcelos.
- SILVA DA BRÜZZI ALVES (A.), 1977. — *A Civilização Indígena do Uaupès*, Libreria Ateneo Salesiano, Roma, 444 p.
- SILVA DA BRÜZZI ALVES (A.). — 1986, *Observações Gramaticais da língua Daxseyé ou Tukano*, Centro de Pesquisas de Iauareté, Amazonas, 404 p.

- SORENSEN (A.P.), 1969. — *The morphology of Tukano*, Columbia University Ph. D. University Microfilms Inc., Ann Arbor.
- SORENSEN (A.P.), 1983. — El surgimiento de un regionalismo tukano : presiones políticas *América Indígena*, vol. XLIII, n° 4 : 787-795.
- UMUSIN PANLON KUMU et TOLAMAN KENHIRI, 1980. — *Antes o mundo não existia*, São Paulo, Livraria Cultura Editoria, 239 p.
- WRIGHT (R.), 1990. — Guerres de l'or sur le Haut Río Negro : stratégies indiennes, in ALBERT, (B.) (éd.), Brésil : Indiens et développement en Amazonie, *Ethnies*, 11-12 : 38-42.